

des Anciens, tout en prouvant que l'enjeu n'était pas seulement de mieux comprendre leurs schémas psychologiques, mais également les imbrications de ce sentiment dans la vie politique romaine.

Héloïse MALISSE

Hedvig VON EHRENHEIM & Marina PRUSAC-LINDHAGEN (Eds.), *Reading Roman emotions. Visual and Textual Interpretations*. Stockholm, Svenska Institutet i Rom, 2020. 1 vol., VII-193 p. (SKRIFTER UTGIVNA AV SVENSKA INSTITUTET I ROM 4, 64). Prix : 88 \$. ISBN 978-9-170-42186-0.

Ces dernières années ont vu paraître de nombreux ouvrages sur l'histoire des émotions : citons à titre d'exemple *The history of emotions* de R. Boddice (Manchester, Manchester University Press) ou encore *What is the history of emotions?* De B. H. Rosenwein et R. Cristiani (Cambridge, Polity), tous deux publiés en 2018. Depuis 2020, *Reading Roman emotions* complète et enrichit la bibliothèque de ce domaine de recherche en pleine expansion. Fruit d'un workshop à l'Institut suédois de Rome en avril 2014, le volume rassemble des contributions variées, centrées sur la lecture des émotions dans les cultures visuelle et littéraire de la Rome antique. L'introduction souligne les enjeux d'une étude contextuelle et nuancée des émotions dans l'art et le matériel archéologique que l'Antiquité romaine nous a laissés, et insiste sur la nécessité de faire dialoguer sources littéraires et matérielles. Une fois établies les lignes directrices de l'ouvrage, qui ambitionne avant tout d'offrir une « collection d'exemples qui démontrent une variété d'approches à l'étude des émotions romaines » (« a collection of examples that demonstrate a variety of approaches to the study of Roman emotions », p. 16), s'ensuit un premier chapitre contextualisant. S. Matt y propose un aperçu de grands débats qui ont animé – ou animent encore – l'étude des émotions du passé ; elle présente ainsi les questions théoriques et méthodologiques au cœur de la vaste discipline qu'est l'histoire des émotions. C'est dans ce sillage que les chapitres suivants développent l'histoire des émotions à Rome selon différents angles. La représentation des émotions, à travers l'analyse de textes dramatiques et oratoires romains, constitue l'objet d'étude du deuxième chapitre. Les émotions étaient bien souvent au centre de l'action dramatique ou du discours oratoire. Sur la base de leurs descriptions et commentaires, G. Manuwald analyse la manière dont les émotions étaient identifiées, reconnues et perçues à Rome, et pose des questions fondamentales comme celle de l'authenticité de l'émotion représentée. Dans le troisième chapitre, J. Rasmus Brandt invite le lecteur à étudier les émotions du passé en explorant des tombes étrusques aux fresques variées. Les scènes représentées reflètent les rites funéraires de cette civilisation. Elles dépeignent plus précisément un moment de suspension, situé « après la mort du défunt, mais avant son enterrement » (« between the phase of separation (the moment of death) and the phase of reintegration (after the interment of the deceased) », p. 42), évoquant ou suscitant des émotions allant de la douleur à la joie, en passant par la crainte ou encore l'amusement : la « phase liminale » du rite funéraire, pour reprendre les termes empruntés par J. Rasmus Brandt à A. van Gennep. L'humour et son rôle au sein des hautes sphères de la société romaine sont étudiés par H. von Ehrenheim dans le chapitre suivant. Tout en s'appuyant sur des sources littéraires antiques offrant une idée de la conception de l'humour à cette époque,

H. von Ehrenheim élabore principalement son analyse à partir de sculptures qui ornaient les jardins des villas de l'élite romaine : choisies avec soin par leur propriétaire, ces sculptures devaient déclencher un sourire, sinon un rire de la part des hôtes en visite, soutenant implicitement des buts sociaux précis. Dans le cinquième chapitre, le rire et ses pouvoirs au sein de la société romaine sont également mis en lumière par J.R. Clarke. Les scènes amusantes, voire cocasses, dépeintes sur les murs des villas et des tavernes de Pompéi et d'Ostie sont pris ici pour point de départ afin d'étudier les effets d'intégration, ou au contraire, d'exclusion du groupe que provoquait le rire. Pompéi est encore à l'honneur dans le sixième chapitre. Partant de fresques et de mosaïques de l'antique cité, A. Karivieri propose une nouvelle catégorisation de ces matériaux archéologiques selon leur manière de combiner texte et image matérielle ; ce nouvel outil met en lumière l'importance du dialogue entre ces deux media, qui influence la réception de l'œuvre et la réaction émotionnelle qu'elle suscite auprès du lecteur/spectateur. T. Selliaas Thorsen nous plonge dans un tout autre univers : celui des émotions de l'amour érotique dans la poésie latine d'amour. Explorant principalement la poésie d'Ovide, mais aussi celle de Catulle et de Virgile, l'auteure s'intéresse à la conception poétique traditionnelle de l'amour romain : basé sur la dualité, ou plutôt le couple « amour-haine », autour duquel gravitent des émotions variées telles que le plaisir amoureux, le désir, la bienveillance ou la jalousie et la souffrance. S'appuyant sur des exemples mythologiques qui établissent un lien entre vision et émotion amoureuse, T. Selliaas Thorsen postule que le regard de l'amant posé sur l'être aimé/convoité joue ici un rôle prépondérant dans sa perception du sentiment amoureux. Dans le chapitre suivant, K. Kolrud analyse les représentations et la réception d'un motif antique fameux à la Renaissance, celui de la Fureur enchaînée. Décrite par Virgile dans son *Énéide*, l'allégorie de la Fureur était répandue à la Renaissance et était bien souvent associée à la famille Médicis. On la retrouve logiquement sur les murs du Palazzo Vecchio à Florence, représentée deux fois par Giorgio Vasari pour les seigneurs florentins. K. Kolrud examine la symbolique de ces allégories, associées à d'autres motifs. Comment se manifestaient le deuil des parents et la commémoration de la mort d'enfants dans la Rome antique ? Voici la question que L. Larsson Lovén se pose dans le neuvième chapitre, menant une enquête sur des objets variés tels que des épitaphes, ou encore des autels, croisés avec des textes contemporains et des données démographiques. Souvent associées au deuil, les larmes sont aussi versées lors de diverses occasions, et peuvent manifester une large palette d'émotions. Dans le dixième chapitre, J. Vekselius s'intéresse à leurs significations dans le monde politique romain à partir du témoignage de Pline le Jeune sur les pleurs de Trajan dans le *Panegyrique*, qu'il confronte à d'autres exemples littéraires de larmes versées dans différents domaines de la vie publique. Le onzième chapitre s'attache à l'étude des portraits romains : M. Prusac-Lindhagen investigate la manière dont l'histoire des émotions peut offrir de nouvelles perspectives d'analyse sur ces objets largement étudiés par les chercheurs du XX<sup>e</sup> siècle, non exempts de jugements biaisés, ou même d'instrumentalisations. En guise d'épilogue, J.N. Bremmer tire les conclusions des contributions du présent ouvrage, soulignant avec une distance critique les qualités, mais aussi les limites de l'étude de l'histoire des émotions romaines à travers les cultures visuelle et littéraire. Avec plusieurs contributeurs (voir notamment l'introduction et l'épilogue), soulignons que *Reading Roman Emotions* innove en matière d'histoire des émotions, en mettant à

l'honneur les images et les représentations de la Rome antique. Ajoutons que le volume répond pleinement à l'ambition qu'il s'est fixé en exposant une variété de points de vue et de méthodes qui sauront guider les futures recherches du domaine.

Caroline SUPPLY

Katerina IERODIAKONOU (Dir.), avec la collaboration de Pascale DERRON, *Psychologie de la couleur dans le monde gréco-romain : huit exposés suivis de discussions et d'un épilogue*. Vandœuvres, Fondation Hardt, 2020. 1 vol. relié, 404 p. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 66). Prix : 55 CHF / 65 €. ISBN 978-2-60000-766-5.

Comme le rappelle l'éditrice dans son introduction, la question des couleurs et de leur perception dans l'Antiquité renvoie à un débat ancien dans les études classiques, qui commença par une théorie relative à la vision déficiente des Anciens, dont Goethe fut l'introduit et le Britannique W. E. Gladstone le principal promoteur. La lecture des grands « classiques », à commencer par Homère, avait laissé penser que nos ancêtres grecs ou romains ne voyaient pas toutes les couleurs telles qu'elles apparaissent aux modernes que nous sommes. Cette conception invalidante et condescendante a été abandonnée avec le développement de l'anthropologie et de l'ethnologie, qui ont largement montré que la perception comme la définition des couleurs, et plus globalement les processus sensitifs, n'échappent pas aux déterminants culturels, qui peuvent eux-mêmes être étroitement liés à l'environnement naturel propre à chaque communauté humaine. Adeline Grand-Clément, l'une des contributrices de ce volume, spécialiste des couleurs dans le monde grec, a d'ailleurs récemment co-dirigé un riche volume proposant un état des lieux de la question en prenant pour objet d'étude l'arc-en-ciel (A. Dubois, J.-B. Eczet, A. Grand-Clément et Ch. Ribeyrol, *Arcs-en-ciel et couleurs*, Bibliothèque de l'Anthropologie, Paris, CNRS éditions, 2018). En outre, et c'est l'un des enjeux développés dans le présent collectif, la transmission de faits culturels ou sociaux par le biais de la littérature ou de l'art fait nécessairement subir une distorsion à la réalité, en déployant ou privilégiant des réseaux symboliques et des procédés rhétoriques soumis à leurs propres règles. Comme Aristote le démontre explicitement dans sa *Poétique*, la *mimésis* ne repose pas nécessairement sur un principe d'adéquation avec le réel. À cette difficulté inhérente à toute approche historique ou socio-culturelle prenant appui sur les œuvres, qu'elles soient le fait de l'écriture ou des arts figuratifs, s'ajoute un obstacle majeur pour les époques qui nous occupent : une part considérable des productions de la peinture et de la sculpture a irrémédiablement disparu et rien ne garantit que les sources écrites, qui en sont souvent nos seuls témoins, permettent d'appréhender la diversité des pratiques en la matière, même si les découvertes archéologiques viennent ponctuellement offrir de nouveaux éclairages (voir notamment les contributions de Philippe Jockey et Agnès Rouveret dans ce volume). Quelques travaux déterminants, sur lesquels les différents auteurs reviennent, ont pu contribuer à préciser le paysage chromatique des Anciens, ainsi la monographie désormais classique de Jacques André (*Étude sur les termes de couleur dans la langue latine*, Paris, 1949) ou l'ensemble d'études édité plus récemment par Laurence Villard (*Couleurs et visions dans l'Antiquité classique*, Rouen, 2002). Ce tome LXVI des Entretiens de la Fondation Hardt poursuit la démarche en se concentrant sur